

AMOUR

•

STEFANIA ROUSSELLE

ACTES SUD

PRÉLUDE



“Marcel ?

– Oui ?

– Pourquoi avez-vous appelé votre cabane la Villa des privés d’amour ?

– Je sais pas... Je sais pas trop parler de ça. Je suis habitué à ne rien dire.

– Je comprends.

– En fait, si... Avant, dans les familles d’éleveurs, il y avait plusieurs enfants, six au moins. Il devait toujours y avoir un berger pour s’occuper des bêtes. Et les parents envoyaient dans la montagne celui qu’ils aimaient le moins. Ça a été mon cas. À 14 ans. Mes parents avaient de sacrées préférences. Maman surtout. Mais les mamans, elles font ce qu’elles peuvent.”

Marcel avait gravé le nom de sa cabane, au couteau, juste au-dessus de sa porte. Il avait 63 ans quand je l’ai rencontré. Et depuis toujours, il montait ici, dans la vallée d’Aspe, avec ses mille brebis. Il avait des rides profondes, une grosse moustache, des yeux noirs, des cheveux gris – épais. Il fumait des roulées, il portait un béret, un tee-shirt avec la faucille communiste et il faisait du fromage.

Et moi, Marcel, je voulais absolument lui parler – parce que j’avais besoin de réponses. J’avais le cœur brisé. Je n’avais qu’une seule question pour lui : c’est quoi l’amour ?

Parce que l’amour, je n’y croyais plus. Je ne me sentais pas aimée. Je ne le voyais pas autour de moi. Ça faisait des années que j’étais journaliste pour la presse américaine. Je couvrais l’Europe en vidéo : la crise de la dette, la pauvreté, la politique, le chômage, l’immigration. Le chaos. La détresse. En boucle. Avec des *deadlines* ultra serrées et une pression terrible. Je n’avais pas le temps de digérer la douleur des gens que j’étais déjà dans un avion, un train. Devant une autre famille. Je me souviens, je venais de rentrer d’Espagne, et je faisais des cauchemars terribles. J’avais passé deux semaines à travailler sur l’esclavage sexuel des femmes. J’étais rentrée à la maison,

mais elles, elles étaient toujours là-bas, dans la rue, dans les bordels, à se faire violer, dix, quinze fois par jour. Comment est-ce que je pouvais laisser cette douleur derrière moi ?

À mon retour, tout ce que je voulais, c'était de la tendresse, de l'affection, du réconfort – de l'amour, quoi. Mais je n'en recevais pas. "Ce que tu fais, c'est pas assez bien, Stefania." Cette phrase, il me la martelait, mon copain. Je n'en faisais jamais assez. Il me le répétait – sans cesse –, et je le croyais parce que je l'aimais. Alors je le buvais, son poison. Et quand je suis tombée à terre, il m'a quittée. Il avait fait son boulot : j'étais morte à l'intérieur. Mais j'avais tellement de travail et je ne voulais décevoir personne. Il fallait que je reste concentrée. "Bosse Stefania, bosse."

Un soir, j'étais chez moi, toute seule, en pyjama, jogging-sweat à capuche, et je regardais un documentaire. Mon téléphone vibre. "Prise d'otages au Bataclan." Putain, le Bataclan, c'est en bas de chez moi. J'ai pris ma caméra et j'ai foncé. "T'es dessus ?" C'était mon boss au *New York Times*. "Oui." J'étais toujours en pyjama.

On était le 13 novembre 2015. Une tuerie de masse avait lieu à Paris. Au Stade de France et au Comptoir Voltaire, trois hommes se faisaient exploser. Au Bataclan, au Carillon, au Petit Cambodge, à La Bonne Bière, à la Casa Nostra, six autres terroristes tiraient – à la kalachnikov – sur tout ce qui bougeait. En bas de chez moi, le long du boulevard Beaumarchais, les ambulances s'alignaient pour récupérer les victimes. 130 morts, 430 blessés. On est nombreux à connaître une personne qui est partie ce soir-là. Moi, c'était le grand frère d'un ancien amoureux. À peine quelques mois plus tôt, on dansait tous ensemble comme des dingues au mariage d'une copine. On était tous tellement heureux ; c'était la joie, on fêtait l'amour. Et maintenant, il était mort, assassiné. Et pour quoi ? Et puis, comment on se remet de ça ? Eh bien, on ne s'en remet pas.

Pendant des semaines, j'entendais des sirènes la nuit, alors je me réveillais en sursaut, je sautais de mon lit et je rassemblais mon matériel : "Il y a une nouvelle attaque. Faut que j'y aille. Vite. Vite. Viiiite !" Sauf qu'il n'y avait pas de nouvelle attaque. Il n'y avait que le silence. Alors je restais dans le noir, assise sur le bord de mon lit.

Je n'avais pas le temps de souffler, les sujets s'empilaient. Des réfugiés SDF, terrorisés à l'idée d'être stigmatisés. Des enfants, terrorisés à l'idée d'une nouvelle attaque. Des veillées, place de la République. Puis j'ai été envoyée à Marseille. Les élections régionales approchaient, et le Front national gagnait du terrain. Pendant plusieurs semaines, j'étais H24 avec l'un de leurs candidats. À écouter son poison. Encore du poison.

Je pensais que j'étais forte. Je ne l'étais pas. Je ne l'étais plus. J'étais brisée. Ça faisait des années, en fait. Mais là, je n'avais plus la force. C'était trop pour moi. J'étais engloutie par la tristesse. Où était cet amour dont tout le monde parle ? Parce que moi, tout ce que je voyais, c'était la mort, la haine et le désespoir.

Je me suis enfermée dans le noir, pendant des semaines. Des mois. J'avais envie de mourir.

Mais il fallait que je me donne une dernière chance. Alors je me suis dit : "Tu sais quoi, Stefania ? Cet amour, tu vas aller le chercher. Tu vas aller voir si les gens s'aiment ou si tout simplement l'amour a disparu."

J'irais dans des villes au hasard, aborder des gens au hasard, pour leur poser une question : "C'est quoi l'amour ?"

J'ai pris ma voiture et je suis partie, toute seule, sur les routes de France. Direction le Nord.

J'avais pensé à ma grand-mère, Maria. Elle était née en Hongrie. Elle avait une belle vie là-bas ; sa mère était infirmière et son beau-père dirigeait une maternité. Mais la Seconde Guerre mondiale est arrivée. Les Russes ont envahi son pays et tuaient tout le monde sur leur passage. Il fallait partir et vite. Après des mois d'errance, des soldats américains les mirent à l'abri, elle et sa famille, dans un garage près de Nuremberg. La guerre était finie. Mais ils avaient faim. Sa grand-mère se laissa mourir pour leur donner sa part. Mais elle était morte pour rien – la faim ne partait pas. Maria, ma grand-mère, fut alors envoyée à la base américaine chercher de quoi manger. Et c'est Henry, un officier des services secrets, qui lui ouvrit la porte – mon grand-père.

C'est donc à Calais que j'allais commencer mon périple. Dans les camps de réfugiés.

Mais quand je suis arrivée, il n'y en avait plus, de camps. Ils avaient été complètement rasés par le gouvernement. Les réfugiés étaient obligés de dormir dans la forêt. De dormir dans la boue.

Eux aussi, ils avaient faim. Et le jour de mon arrivée, le sous-préfet a décidé qu'il n'y aurait pas de distribution alimentaire à midi – ni d'eau non plus. Les bénévoles étaient pourtant là, les bras remplis de gamelles, mais "non", interdiction de boire et de manger.

Pour le dîner, le feu vert a finalement été donné. Alors les réfugiés sont sortis des bois pour se ranger en file. Et c'est là que j'ai rencontré Salam Salar, un Pakistanais de 31 ans. Je lui ai parlé de ma grand-mère et de ma quête, et il m'a répondu : "Bien sûr que l'amour existe. Il est là, dans les fleurs. Il est là, dans les arbres. L'amour, c'est ma mère. L'amour, c'est ma femme et mes enfants. Mais ils me manquent." Il voyait de l'amour partout autour de lui – alors qu'il vivait dans des conditions inhumaines.

Le jour même, à quinze minutes à peine en voiture de Salam, je m'asseyais avec Édith, une comptable de 54 ans, dans le jardin très coquet de sa maison de Sangatte. Elle, elle m'a dit : "Je suis amoureuse de l'idée de l'amour. Je pense que c'est un sentiment noble. Mais quand est-ce que je vais le ressentir, ce sentiment ? Je suis avec un homme depuis plusieurs années, et tous les jours, je le quitte. Mais tous les soirs, il revient. Je suis trop lâche pour le quitter. J'ai tellement peur de la solitude."

C'était cru. Il n'y avait pas de pathos. Claude-Emmanuelle. Patrick. Françoise. Nathalie. Sylvain. Valérie. Toutes les personnes que j'ai rencontrées étaient brutalement sincères. Je me souviens de Liliane et Michel, assis tous les deux en face de moi. Liliane regardait son mari, me disait qu'il l'aimait trop, à l'en étouffer.

Puis, son mari s'était tourné vers moi et m'avait dit : "Notre amour est un feu follet. Si j'étais resté tout seul, je ne sais pas où j'en serais. Je ne serais peut-être plus là."

Pour chaque moment de douceur et de tendresse, il y en avait toujours un d'abandon et de désespoir. Comme avec Lucien, un ancien maçon de 81 ans, que j'ai rencontré à Saint-Orens-Pouy-Petit, dans le Gers. Sa femme, Marie-Jeanne, venait de mourir : "On était heureux, oui. L'hiver, on regardait les

informations. Puis on éteignait la télé, et on allait au coin du feu. Quand on était chacun dans notre fauteuil en train de somnoler, je me disais : « Pourvu que ça dure. » Mais malheureusement, non, ça ne dure pas.”

Cette solitude, je l’ai vue – beaucoup. La misère affective aussi. La violence. La douleur d’aimer, la fragilité des sentiments, le doute sur la capacité à être aimé. Frédérique, une fonctionnaire de la mairie de Perpignan, me l’expliquait : “Je le sais, je suis destinée à être seule. Mais parfois, je me demande : « Qui va s’occuper de moi ? »”

La pauvreté, je l’ai vue aussi. Clara, une femme de ménage de 60 ans, était au chômage depuis que l’ouragan Irma avait balayé son hôtel à Saint-Martin, aux Antilles : “Si le bon Dieu pense que je dois avoir quelqu’un, il m’aidera. Il m’enverra un copain. Mais pour le moment, ce que je veux vraiment, c’est un travail.” L’amour, pour elle, c’était un luxe.

Il y avait souvent une grande souffrance de vivre chez les hommes et les femmes que j’ai rencontrés. Ils étaient fragiles. Ils étaient vulnérables. Ils étaient timides. Abîmés.

Et malgré tout ça, l’espoir les faisait tenir. Survivre. Toujours. Ce même espoir qui m’avait mise sur la route. L’espoir d’aimer, d’être aimé. Les gens en étaient assoiffés, affamés. Même un ancien militaire, qui avait torturé et tué, souffrait – jusqu’à l’envie de se suicider – de cette absence : “J’ai tout pour être heureux. J’ai absolument tout. Sauf que je suis seul. Et mon cœur est un vide abyssal.”

Parce que de l’amour, de la délicatesse, ils en avaient en eux – tellement. Et ils m’en ont donné – beaucoup. Et c’est cet amour qui m’a sauvée. Ce sont toutes ces personnes qui m’ont sauvée. Chacune d’entre elles m’a apporté une réponse. J’ai dormi chez presque tous les gens que j’ai rencontrés. Et l’amour, je l’ai vu. Maison après maison après maison. Chez une factrice, un PDG, un DJ, un infirmier, une RH. Chez Yann et Alexandre, chez Christian et Nadia, chez Nicolas et Lucile, chez Pierre, chez Jonathan. Ils m’ouvraient leur maison, cet endroit qui n’est qu’à soi, où l’on vit, où l’on vieillit. Ils ont tout partagé avec moi. Ils m’ont montré comment traire leurs vaches, leurs chèvres, comment faire du pain, faire pousser des choux, des carottes, des patates. Et puis, on a dansé tous ensemble dans le salon. On est allés

au théâtre. Ils m'ont présenté leurs amis et leur famille. On a regardé la télé ensemble, promené les chiens. Je suis allée pêcher le bar et j'ai vomi toutes mes tripes. On a fêté la Saint-Jean, le 14 Juillet, Noël ensemble. Et puis, on cuisinait ensemble, on mangeait ensemble, on buvait ensemble. Avec Marcel, c'était saucisses-frites-pastis-vin rouge – en grande quantité. Avec Sabine, c'était dîner arménien. Avec Odile et Vincent, aligot ! Ce qui comptait pour moi, c'était de savoir comment ils allaient, comment allait leur cœur – étaient-ils heureux ? Alors, on parlait pendant des heures. Et on rigolait à en avoir mal aux abdos, on pleurait à en avoir les yeux tout gonflés. Et on picolait jusqu'à plus soif. La gêne, la joie, la peur, la colère, le courage, tout était dit. Et puis, le matin, on se retrouvait pour le petit-déj, et on rigolait à nouveau, ou on pleurait à nouveau. Ou on restait là, en silence, à boire notre café. Et ça, pour moi, cette rencontre, cet échange, si intimes – c'était de l'amour. L'amour romantique n'existe pas. C'est Laëtitia, une professeure des écoles, qui me l'a dit. "C'est de l'amour littéraire." Elle me parlait de son ex-mari : "Lui, il est amoureux de l'amour. Pas d'une vraie personne. Il est amoureux de Victor Hugo et de Chateaubriand. C'est destructeur."

L'amour, c'était beau, et c'était laid. L'amour, c'était Salomé et Jean-Loup qui étaient dans une relation ouverte. L'amour, c'était Annick qui avait accepté l'infidélité de son mari. L'amour, c'était Charlotte et Delphine qui essayaient d'avoir un bébé. L'amour, c'était Marc qui avait décidé d'être heureux – seul. Et puis après quelques jours, je retournais dans ma Clio. Ou "Moumoune", parce que, oui, j'avais fini par lui donner un prénom, à ma voiture. Je ne savais jamais qui j'allais rencontrer ce jour-là, dans quel endroit j'allais me trouver ce soir-là. Je ne les choisisais pas, les personnes que je rencontrais. Je ne cochais pas de cases. Je regardais ma carte, je repérais un endroit, et hop ! J'allumais la radio et c'était parti. Ernestviller, Andel, Le Vauclin, Blaceret. La Charente, la Guadeloupe. Anne-Sophie, Duke, Lynn, Ketty. L'été, l'automne, l'hiver.

Et puis, un jour d'été, je me suis retrouvée devant Marcel, mon berger des Pyrénées. Et après encore un petit pastis, il m'a dit : "L'être humain est pas terrible. Il est mauvais. J'aime pas les gens, en fait. Ils sont tordus. Moi, je les évite. Tous. [...] J'aurais préféré être un chien." Et pourtant, il n'était plus

seul là-haut dans sa montagne. Il s'était marié avec Katia : "Si je l'aime ? Je sais pas. C'est un mot bizarre. Je sais pas trop. Je me sens aimé. Et elle s'occupe de moi, un peu trop même. Mais j'y tiens et je me sens bien avec elle." Marcel avait raison. L'être humain n'est pas forcément bon, il n'est pas forcément mauvais. Mais il aime. Alfred de Musset nous l'avait dit : "Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : j'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui." Donc, oui, ce voyage m'a sauvée. Parce que, oui, l'amour existe. La douceur est là. La tendresse surtout. Ils m'ont réparé le cœur, j'espère qu'ils répareront le vôtre.

Est-ce que l'amour peut sauver le monde ? Je ne sais pas. Il y a des jours où j'en suis persuadée, et d'autres, absolument pas. Alors dans ces moments-là, je pense à Laurence, une ancienne prof d'économie chez qui j'ai dormi. Je me souviens, en partant de chez elle, j'ai baissé la vitre pour lui dire au revoir une dernière fois, et là, elle me regarde et me dit : "Vive la Résistance !" C'était vrai. Philipp, Julie, Gérard, Rolande, Noé, Jean-Patrice, Élise, Chantal... Nous formions tous ensemble la Résistance de l'amour. La Résistance contre l'horreur. Et leurs témoignages en sont le journal de bord. Alors oui, vive la Résistance.